
SIDI OKBA

SES EXPÉDITIONS DANS L'EXTRÊME-SUD

M. Ismael Hamet vient de publier, dans la *Revue africaine*, la traduction (et le texte) du *Noûr el Eulbab*, du cheïkh Othmané Dan Foudiou, empereur du Sokoto.

Le manuel de notre « empereur » est intéressant à plus d'un titre, en raison de son origine et des renseignements qu'il donne sur les pratiques hétérodoxes des musulmans soudanais; de plus, il pose encore une fois, comme hypothèse, la tradition de la conquête du Soudan par Okba ben Nafa (1).

M. Ismael Hamet a fait suivre ce texte d'un commentaire où il expose les raisons qui confirment à ses yeux la tradition soudanaise. Ses preuves sont tirées de l'*Histoire des Berbères*, d'Ibn Khaldoun, pour la période ancienne, et de divers autres ouvrages, parmi lesquels mon *Histoire de l'Afrique* (t. 1, p. 203), dont il reproduit un passage.

Or, cette citation n'est pas tout à fait exacte, et les conséquences que l'auteur en tire me semblent contestables; c'est ce qui me décide à intervenir.

(1) Nous donnons à la transcription du mot Nafà la forme de la prononciation vulgaire, tout en reconnaissant son incorrection au point de vue grammatical. Mais Nafi, Nafy ou Nafè ne la rendent pas mieux, car la consonne « 'aïn » ne peut être reproduite par les caractères de nos langues européennes.

M. Hamet me fait dire : « En 669, *au moment de la troisième expédition, le khalife nomma, etc.* », tandis que voici mon texte exact : « Le khalife nomma alors Okba » ben Nafa gouverneur de l'Ifrikiya, en formant de cette » contrée une nouvelle province de l'empire (669) ».

Je n'ai donc pas parlé de la *troisième expédition*, car j'en compte un plus grand nombre avant 669. Cette classification, reproduite par M. Galibert, a été abandonnée depuis longtemps.

Mais, puisque j'ai été mis en cause, je demanderai la permission d'examiner cette partie du procès.

Okba ben Nafa est mentionné, pour la première fois dans les annales, comme officier d'Amer ben El Aci, conquérant de l'Égypte. Après avoir obtenu la soumission de ce pays, Amer s'avança vers l'Ouest jusqu'à Barka, tandis que son lieutenant parcourait les régions du Sud et entra en vainqueur à Zouila, dans le Fezzan (1).

La conquête de l'Égypte ayant eu lieu en 640, l'expédition d'Okba au Fezzan doit être placée en 641 ou 642. Pendant ce temps, Amer effectuait de nouvelles courses vers l'Ouest et s'emparait de Tripoli, mais le khalife refusait de lui envoyer les renforts nécessaires ; après sa mort, son successeur Othmane organisa la grande expédition de l'Ifrikiya.

En 647, l'armée se trouva réunie en Égypte. Le gouverneur de cette province, Abd Allah ben Abou Sarh, en prit le commandement et chargea Okba de le remplacer pendant son absence.

Aucune mention du conquérant du Fezzan ne se rencontre de 641 à 647, et l'on pourrait admettre, à la rigueur, qu'il était resté, depuis, dans le Sud, puisqu'on ne le voit pas prendre part aux expéditions de cette période.

(1) Voir notre *Histoire de l'Afrique*, t. I, p. 194, où les références des auteurs arabes sont indiquées.

Nous ne rappellerons pas les péripéties de la campagne d'Abd Allah, la défaite et la mort de Grégoire, la soumission fragile des indigènes et le traité conclu avec les Grecs. Tout cela dut occuper l'année 648 et, sans doute, une partie de 649. Les Arabes n'ayant pas jugé à propos de garder leur conquête, l'armée rentra en Égypte et Okba dut résigner son commandement. Il est *probable* qu'il retourna alors aux avant-postes, c'est-à-dire sur la frontière du pays de Barka et de la Tripolitaine; mais c'est une simple hypothèse.

Durant de longues années, la guerre civile désola l'Arabie et absorba toutes les forces vives des vrais Croyants. Elle se termina par le triomphe de Moaouïa et la fondation de la dynastie oméiade (661).

L'Égypte, où s'étaient réfugiés les partisans de l'ancien régime et les « vengeurs d'Othmane », était en pleine anarchie; cela nécessita une nouvelle conquête. Sous quel drapeau combattit alors Okba? Nous l'ignorons.

A partir de 665, les Oméiades envoient des troupes en Égypte et les expéditions contre le Mag'reb recommencent. Okba reparait sur la scène; il dirige plusieurs campagnes; puis, comme attiré vers le Sud, il retourne au Fezzan et y passe cinq mois, levant des tributs, imposant, avec la soumission, l'obligation d'adopter l'islamisme et commettant de grandes cruautés (666-668) (1).

En 669, le khalife forme, de l'Ifrikiya, une nouvelle province et en donne le commandement à Okba. — C'est le passage reproduit plus haut et dans lequel j'é mets l'opinion que ce général était, *sans doute*, resté à Barka.

Frappé de disgrâce, vers 675, Okba fut expédié en Orient; mais, en 681, le khalife Yezid lui rendit sa faveur et le replaça à la tête de son gouvernement. Ce fut alors qu'il exécuta sa grande expédition jusqu'à l'Océan

(1) Ibn Khaldoun, t. I, p. 212 et s.; En-Nouéiri (*apud* Ibn Khaldoun), t. I, p. 332 et s.; El-Kairouani, p. 44 et s., etc., etc.

Atlantique, au retour de laquelle il périt à Tehouda (683).

Tels sont les faits historiques et traditionnels se rapportant à Okba. C'est dans ce cadre qu'il faut placer l'hypothèse de son voyage au Soudan.

Or, nous savons qu'à partir de 641, il va expédier dans les régions de l'Extrême-Sud et qu'il parcourt le Fezzan ; et comme nous ne le voyons pas participer à la « guerre sainte » jusqu'en 647, il est admissible que, pendant ces quatre ou cinq années, ce guerrier énergique a pu parcourir le Sokoto et s'avancer jusqu'au Niger. Mais, répétons-le, rien ne le prouve.

En 647, il prend le commandement intérimaire de l'Égypte. Combien de temps le garda-t-il ? Au moins deux ans ; après quoi, il retourna, *sans doute*, guerroyer sur la frontière. Prit-il encore le chemin du Fezzan et, de là, celui du Soudan ? Aucun indice ne permet de l'affirmer ; et, comme l'Orient était en feu et l'Égypte en pleine révolte, il est peu probable qu'une personnalité telle qu'Okba s'en soit désintéressée. Où, du reste, aurait-il pris les moyens et l'effectif nécessaires pour une entreprise de ce genre ?

Durant la deuxième moitié du VII^e siècle, chaque fois que l'Orient est troublé, les opérations militaires en Afrique sont arrêtées net ; les Arabes restent dans leurs positions ou évacuent leurs conquêtes pour se replier sur leur base : Barka. C'est ce qui advint pour la dernière fois, vers 695, après la victoire de la Kahéna : Hassan se replia d'une traite à Barka, y éleva des fortifications qui reçurent son nom et attendit pendant *cinq années* le rétablissement de la paix en Orient, après quoi, des renforts lui ayant été envoyés, il envahit l'Ifrikiya et en acheva la conquête.

En 665, les Oméïades font marcher contre le Mag'reb une armée de dix mille hommes. Aussitôt, Okba se remet en campagne, et tandis que le corps principal s'avance par le littoral, il se jette dans l'Extrême-Sud et reparaît au Fezzan pour en achever la conquête et l'isla-

misation. Cette coïncidence démontre : 1° que sa première conquête du Fezzan n'a pas eu de conséquences durables ; 2° et qu'il a attendu pour y retourner qu'une armée le couvrît au nord. Et l'on voudrait que, dans cet hiatus qui s'étend de 650 à 665, il ait entrepris, seul et sans ressources, l'aventureuse expédition du Soudan, alors qu'il ne pouvait pas même retourner au Fezzan ?

Enfin, on ne peut placer sa conquête du Soudan à cette époque (666-68), puisque la durée de son second voyage au Fezzan est connue et qu'elle a été de cinq mois. Et puis, il eût été bien peu politique de sa part de s'éloigner pour longtemps, alors que sa nomination comme gouverneur de l'Ifrikiya était si proche (669). Il devait briguer ce poste ; il avait son plan tout prêt, et la soumission de la Berbérie lui offrait un attrait autrement puissant. En 641, il était encore inconnu, ou à peu près, dans toute la fougue de sa jeunesse et il a pu, étant au Fezzan, se laisser entraîner à une expédition aventureuse vers le Tchad ou le Sokoto. Mais il n'est retourné au Fezzan que vers 666 et ce n'est pas alors qu'il aurait tenté une telle aventure ; et puis, ses panégyristes n'eussent pas manqué de le dire.

Durant son premier gouvernement (de 669 à 675), son activité a été absorbée par la fondation de Kairouane et la soumission de l'Ifrikiya. Expédié en Orient, après sa disgrâce, il n'est revenu en Afrique que vers la fin de 681 ; il s'occupa d'abord à la réédification de Kairouane détruite par son prédécesseur. Puis il entreprit sa grande expédition, passa par le Zab, où il essaya en vain de réduire les dernières forteresses byzantines ; puis, suivant la ligne des Hauts-Plateaux, il se heurta à de grands rassemblements indigènes près de Tiharet, les culbuta et finit par atteindre Ceuta. De là il pénétra dans l'Atlas, passa auprès du futur emplacement de Fès, se jeta au cœur des hautes chaînes et déboucha à l'extrémité du Souis, sur les bords de l'Atlantique, où il rencontra les Lamta et les Guezoula, avant-garde des Berbères voilés.

Mais il n'alla pas plus loin et s'empressa de rentrer par les Hauts-Plateaux vers l'Ifrikiya. Ce fut alors qu'il tomba dans le guet-apens de Tehouda (683).

En admettant qu'il eût quitté Kairouane vers le milieu de l'année 682, son expédition n'aurait duré qu'un an environ ; et en lisant le détail des difficultés qu'il a rencontrées, on doit reconnaître qu'il n'a pas eu le temps matériel d'aller du Sous au Niger, puisque le trajet lui aurait pris de trois à quatre mois pour l'aller et autant pour le retour.

Après cet exposé, que nous aurions voulu rendre moins long, il reste à conclure en résumant la question comme suit :

Okba ben Nafa a-t-il pu réellement faire la conquête du Soudan et y laisser des descendants ? En cas d'affirmative, à quelle époque de sa vie faut-il placer cette expédition ?

Voici notre réponse : Si Okba a exécuté avec succès cette grande entreprise, il n'a pu le faire que dans la période comprise entre les années 641 et 647, en partant du Fezzan avec des guerriers déterminés.

Cela n'est pas impossible ; mais, en vérité, c'est peu probable, à moins qu'il ne se soit joint à des bandes de Berbères voilés, car il ne pouvait disposer à ce moment que d'un nombre très restreint de guerriers arabes.

Dans tous les cas, il n'a pu y séjourner assez longtemps pour y faire souche de descendants formant un groupe ethnique quelconque ; de plus, sa conquête aurait été faite comme toutes les autres au nom du khalifat et il en aurait adressé l'hommage au chef des fidèles.

Enfin, comment expliquerait-on que, ni les annales historiques, ni les légendes dont ce héros a été l'objet, ne fassent aucune mention d'un fait aussi extraordinaire, alors qu'elles retracent avec complaisance des actes beaucoup moins importants ?

Mais, dira-t-on, d'où viennent les traditions si précises

conservées au Soudan à ce sujet? Je ne chercherai pas à l'expliquer et me bornerai à dire que les indigènes de l'Afrique n'y regardent pas de si près; qu'ils se plaisent à forger des généalogies les rattachant aux saints de l'Islam ou à Mahomet et qu'ils ont fort bien pu conserver le souvenir d'un conquérant beaucoup plus récent, en lui donnant le nom d'Okba.

Du reste, l'islamisme n'a pénétré au Soudan que beaucoup plus tard, c'est-à-dire après les conquêtes des Berbères voilés, qui eux-mêmes n'adoptèrent l'islamisme que dans le courant du III^e siècle de l'hégire (IX^e de l'ère chrétienne (1). Ainsi, ces descendants d'Okba auraient, dans l'intervalle, renoncé à leur religion; ou bien, ces fils d'un des plus célèbres protagonistes de l'Islam, auraient été élevés dans l'idolâtrie? Cela n'est pas admissible.

En terminant son article, M. Hamet regrette que les historiens ne s'appuient pas davantage sur les traditions locales, qui ont préparé et éclairé ailleurs les origines des peuples.

Cela, en effet, peut offrir quelque intérêt dans certaines régions demeurées à l'écart des grands mouvements de peuples et des bouleversements politiques.

Dans l'Afrique du Nord, il n'en est pas ainsi, en raison de la loi de remplacement et de superposition qui domine son ethnographie à toutes les époques. Sauf peut-être dans la Grande Kabylie, — et encore, — il n'est pas un groupe dont l'établissement remonte à plus de deux ou trois siècles. Le plus grand nombre est formé d'éléments de toute origine, et si vous interrogez la tradition locale, les indigènes vous déclarent infailliblement qu'ils « descendent » d'un pieux marabout, venu de Saguiet-el-Hamra, il y a bien longtemps, ou qu'ils sont cherifs de race pure ou quelque autre histoire moins acceptable encore.

(1) Voir El Bekri (articles Ghana, etc.); Ibn-Khaldoun (*Berbères*, t. II, p. 65, 67).

Comment des traditions raisonnables auraient-elles pu, dans de telles conditions, se conserver sur place chez des gens qui, du reste, ne s'inquiètent guère de leurs origines ?

En Algérie, pour ne pas dire dans tout le nord de l'Afrique, *la tradition est l'ennemie de l'histoire*. Je plains sincèrement ceux qui, — comme je l'ai fait naguère, — perdront leur temps à vouloir en tirer parti.

Ernest MERCIER.
